

LE MONDE DES UNIVERSAUX

9

A la fin du précédent chapitre, nous avons vu que des entités qu'on peut appeler « rapports » paraissent avoir une existence assez différente de celle des objets physiques et différente également de celle de l'esprit et des sensations. Dans le présent chapitre, nous aurons à examiner : premièrement, quelle est la nature de ces entités, deuxièmement, quels sont les objets auxquels elles se rattachent.

Le problème que nous abordons est très ancien, puisqu'il a été introduit dans la philosophie de Platon. La « théorie des Idées » est une tentative que fit Platon pour résoudre le problème en question, et, à mon avis, c'est une des meilleures tentatives faites jusqu'à ce jour. La théorie que nous allons maintenant développer est en grande partie celle de Platon, avec seulement les quelques modifications que des notions plus récentes ont rendues nécessaires.

La façon dont le problème se posait pour Platon était à peu près la suivante : considérons, par exemple, une notion telle que la *justice*. Si nous demandons ce qu'est véritablement la justice, il est normal de

commencer par considérer telle et telle et encore telle autre action juste, en vue de découvrir ce qu'elles ont en commun. Elles doivent toutes, en un sens quelconque, participer à une commune nature qui résidera uniquement dans tout ce qui est juste. Cette commune nature, en vertu de laquelle se décerne la qualité de « juste », sera la justice même, pure essence dont le mélange aux faits de la vie ordinaire, produit la multiplicité des actions justes. Il en est de même pour tout autre mot applicable à des faits ordinaires, par exemple « blancheur ». Ce mot sera applicable à un certain nombre de choses particulières, car elles participent toutes à une nature commune ou essence. Cette essence est ce que Platon nomme « l'Idée » ou la « Forme ». (Ne supposons pas que l'Idée, comme l'entend Platon, existe dans les esprits, mais elle peut être appréhendée par l'esprit). L'idée de *justice* n'est identique à rien qui soit juste ; elle est toute différente d'une chose particulière, et cependant les choses particulières participent à sa nature. Cette idée, ne faisant pas partie des choses particulières, ne peut exister dans un monde sensible. De plus, elle n'est ni passagère, ni changeante comme les choses sensibles ; elle est éternellement elle-même, immuable et indestructible.

Platon s'élève ainsi jusqu'à un univers supra-sensible, plus réel que le monde sensible ordinaire, le monde immuable des Idées, qui seul projette sur le monde sensible le pâle reflet de réalité qui peut lui appartenir. Le seul monde réel, pour Platon, est celui des Idées ; quoi que nous puissions prétendre en effet à propos des objets du monde sensible, ce que nous pouvons dire de mieux à leur sujet, c'est qu'ils participent à telle ou telle Idée, qui, en somme,

constitue tout leur caractère. Il est alors facile de se laisser glisser vers un certain mysticisme. Nous pouvons espérer, dans un élan d'illumination mystique, voir les Idées comme nous voyons les objets sensibles et nous pouvons imaginer que ces Idées existent au Ciel. Ce sont là des élans mystiques qui sont forts naturels, mais cette théorie repose sur la logique et c'est sous cet aspect que nous avons à l'étudier.

Le mot « Idée » s'est chargé avec le temps de nombreuses associations qui sont trompeuses lorsqu'il s'agit des Idées de Platon. Nous allons donc nous servir du mot « universel » à la place du mot « idée » pour étudier les vues de Platon. L'essence de cette sorte d'entité conçue par Platon réside dans le fait qu'elle est à l'opposé des objets particuliers révélés par la sensation. Nous dirons de tout objet révélé par la sensation ou qui est de même nature que les objets révélés par la sensation, que c'est un *particulier* ; par opposition, l'*universel* sera tout ce qui pourra être partagé par de nombreux particuliers ; l'universel possède les caractéristiques qui, comme nous l'avons vu, distinguent la justice et la blancheur des actions justes et des choses blanches.

Lorsque nous examinons les mots ordinaires, nous découvrons que, dans l'ensemble, le nom propre joue le rôle de particulier, tandis que les autres substantifs, les adjectifs, les prépositions et les verbes jouent le rôle d'universaux. Le pronom est un particulier, mais a un statut ambigu, et ce n'est que par le contexte ou les circonstances que nous définissons de quel particulier il tient la place. Le mot « maintenant » est un particulier, c'est-à-dire « le moment présent » ; mais comme les pronoms il est ambigu, puisque le moment est toujours en train de changer.

On verra qu'aucune phrase ne peut être construite sans comporter au moins un mot qui indique un universel. Ce qui se rapprocherait le plus d'une phrase sans universel, serait, par exemple : « J'aime cela ». Or le mot « aime » suppose encore un universel ; en effet, je puis aimer d'autres choses que celle mentionnée et d'autres individus peuvent aimer certaines choses. Par conséquent, tout énoncé d'une vérité comporte un universel, et toute connaissance d'une vérité implique la connaissance d'universaux.

Nous pouvons constater que presque tous les mots du dictionnaire représentent des universaux ; il est donc étrange que presque personne, sauf les philosophes, ne se rende compte qu'il y a des entités qui sont les universaux. Nous ne nous arrêterons pas de nous-mêmes aux mots d'une phrase qui ne représentent pas des particuliers, et si nous sommes obligés de nous arrêter à un mot qui représente un universel, nous le regardons comme représentant des particuliers qui se rattachent aux universaux. Quand, par exemple, nous entendons la phrase : « la tête de Charles I^{er} d'Angleterre fut coupée », nous pouvons normalement penser à Charles I^{er}, à la tête de Charles I^{er} et à l'action de couper sa tête ; ce sont là tous des cas particuliers ; mais nous ne nous arrêterons par normalement à ce que signifie le mot « tête » ou le mot « coupée », qui sont des universaux. Nous sentons que ces mots sont incomplets et comme dépourvus de substance, ils paraissent avoir besoin d'un contexte pour être compris. En somme, nous réussissons à détourner notre attention des universaux en tant que tels, jusqu'au moment où l'étude de la philosophie nous oblige à les prendre en considération.

Même parmi les philosophes, on peut dire de façon générale qu'il n'y a guère que les universaux désignés par des adjectifs ou par des substantifs qui aient été souvent reconnus ; ceux désignés par des verbes et des prépositions sont habituellement laissés de côté. Une telle omission a eu une forte influence sur la philosophie ; il est à peine exagéré de dire que la plus grande partie de la métaphysique depuis Spinoza, a été surtout influencée par cet état de choses. Voici, en résumé, comment cela s'est fait : en thèse générale, les adjectifs et les noms communs expriment les qualités ou les propriétés de choses isolées, tandis que les propositions et les verbes tentent à exprimer des rapports entre deux ou plusieurs objets. Ainsi, le fait de négliger les propositions et les verbes a conduit à la croyance que chaque proposition peut être considérée comme attribuant une qualité à un seul objet, plutôt que comme exprimant un rapport entre deux ou plusieurs objets. En conséquence, il fut admis qu'en définitive il ne peut y avoir aucune entité représentant les rapports entre les objets, ou bien, il ne peut exister dans l'univers qu'un seul objet, ou bien, s'il existe de nombreux objets, ils ne peuvent absolument pas avoir une action les uns sur les autres, puisque cette action serait un rapport et que les rapports sont impossibles.

La première de ces vues, professées par Spinoza et de nos jours par Bradley et de nombreux autres philosophes, est appelée *monisme* ; la seconde, soutenue par Leibniz, mais devenue assez rare de nos jours, est nommée *monadisme*, car chacune des substances simples est appelée *monade*. Ces philosophies opposées sont toutes deux, à mon avis, pour intéressantes qu'elles soient, le résultat d'une atten-

tion indûment concentrée sur une seule sorte d'universaux, celle qui est représentée par les adjectifs et les substantifs plutôt que par les verbes et les prépositions.

En réalité, si l'on voulait nier totalement l'existence des universaux, nous découvririons qu'on ne peut pas prouver strictement qu'il y a des entités telles que les qualités, c'est-à-dire des universaux représentés par des adjectifs et des substantifs, alors qu'on peut prouver la nécessité des *rapports*, c'est-à-dire la sorte d'universaux qui sont représentés habituellement par des verbes et des prépositions. Prenons comme exemple *la blancheur*, qui est un universel. Si nous croyons en son existence, nous dirons que certaines choses sont blanches, parce qu'elles possèdent la qualité de la blancheur. Cette opinion fut toutefois combattue énergiquement par Berkeley et Hume, qui ont été suivis en cela par des empiristes d'une époque plus récente. La forme que prit leur opposition consista à nier qu'il existe des « idées abstraites ». Lorsque nous voulons penser à la blancheur, disaient-ils, nous formons l'image d'un objet particulier qui soit blanc, et nous raisonnons sur cet objet en prenant garde de ne pas détruire quoi que ce soit le concernant que nous ne puissions dire avec vérité de n'importe quel autre objet blanc. En tant qu'exposé de nos véritables procédés mentaux, cette théorie est sans aucun doute en grande partie vraie. En géométrie, par exemple, lorsque nous voulons démontrer les propriétés des triangles, nous dessinons un certain triangle, et nous raisonnons à son sujet en prenant soin de n'introduire aucune propriété que ce triangle ne puisse avoir en commun avec les autres triangles. Le débutant, de façon à

éviter toute erreur, trouve souvent préférable de dessiner plusieurs triangles aussi dissemblables que possible les uns des autres, de façon à être certain que le raisonnement soit également applicable à chacun des triangles. Mais la difficulté surgit dès que nous nous demandons comment nous savons que l'objet envisagé est un triangle (ou qu'il est blanc). Si nous voulons éviter l'emploi d'universaux qui s'appliquent à la couleur blanche et à la « triangularité », nous choisirons une tache blanche particulière ou un triangle particulier et nous dirons que telle chose est blanche et que telle figure est un triangle, si toutefois ces objets ressemblent suffisamment à la tache et au triangle type que nous avons choisis. Dans ce cas la ressemblance requise devra être un universel. Étant donné qu'il existe bien des objets blancs, la ressemblance devra exister entre de nombreuses paires d'objets blancs particuliers ; c'est là ce qui caractérise l'universel. Il est inutile de dire qu'il existe une ressemblance différente pour chaque paire ; il nous faudrait alors affirmer en effet que ces ressemblances se ressemblent entre elles et enfin nous serons forcés d'admettre que la ressemblance est un universel. Le rapport de ressemblance, par conséquence, doit être un véritable universel. Et ayant été obligés d'admettre ce caractère d'universel, nous voyons qu'il est inutile d'inventer des théories compliquées et peu plausibles pour éviter d'admettre des universaux tels que la blancheur et la « triangularité ».

Berkeley et Hume n'eurent pas l'idée de cette réfutation de leur rejet des idées abstraites, car, comme leurs adversaires, ils n'admettaient comme universaux que les *qualités* et laissaient totalement de côté les *rappports*. Nous voyons là un autre cas

où les rationalistes semblent avoir été dans le vrai et opposés aux empiristes ; cependant, à cause de cette négligence des rapports, ou parce qu'ils refusaient de les admettre, les déductions tirées par les rationalistes furent plus entachées d'erreur que les déductions des empiristes.

Nous avons maintenant constaté l'existence obligatoire des universaux ; il nous reste à démontrer que leur existence n'est pas purement mentale. En effet, quelle que soit la forme d'existence qui leur appartienne, celle-ci est indépendante du fait qu'ils sont d'une manière ou d'une autre saisis par la pensée. Nous avons déjà effleuré le sujet à la fin du chapitre précédent, mais il nous faut maintenant approfondir quelle sorte de réalité appartient aux universaux.

Considérons une proposition telle que : « Edimbourg est au nord de Londres ». Nous avons là un rapport entre deux endroits, et il semble évident que ce rapport subsiste indépendamment du fait que nous le connaissons ou que nous l'ignorons. Lorsque nous apprenons qu'Edimbourg est situé au nord de Londres, nous apprenons un fait qui ne concerne que Londres et Edimbourg ; en ayant connaissance de ce fait, nous ne faisons pas qu'il soit vrai, au contraire, nous ne faisons qu'apprendre un fait qui existait avant que nous en ayons eu connaissance. La partie de la surface de la terre où se trouve Edimbourg serait toujours au nord de celle où est Londres, même s'il n'existait aucun être humain qui sache ce que sont le nord et le sud, et même s'il n'y avait aucun esprit dans l'univers. C'est là d'ailleurs un point qui est controversé par de nombreux philosophes, soit pour les raisons données par Berkeley, soit pour celles avancées par

Kant. Mais nous avons déjà examiné ces raisons et nous avons décidé qu'elles étaient sans valeur. Nous pouvons donc tenir pour vrai que rien de mental n'est présupposé dans le fait qu'Edimbourg est au nord de Londres ; pourtant, ce fait implique le rapport « au nord de », qui est un universel ; et il serait impossible que ce fait tout entier n'impliquât rien de mental, si le rapport « au nord de », qui est partie constitutive du fait, impliquait quelque chose de mental. Nous devons en conséquence admettre que ce rapport, comme les termes qu'il énonce, ne dépend pas de la pensée, mais appartient à un univers indépendant que la pensée saisit, mais qu'elle ne crée pas.

Cette conclusion, toutefois, rencontre une difficulté : le rapport « au nord de » ne nous paraît pas exister au même sens qu'Edimbourg et Londres existent. Si nous demandons : « Où et quand existe ce rapport ? », la réponse devra être : « nulle part et à aucun moment ». Il n'y a ni lieu ni temps où nous puissions trouver ce rapport « au nord de ». Il n'existe pas plus à Edimbourg qu'à Londres, puisqu'il met en rapport les deux villes et a une situation neutre entre les deux. Nous ne pouvons pas dire non plus que ce rapport a sa place déterminée dans le temps. Or, tout ce qui peut être saisi par les sens ou par l'introspection existe à un moment donné. En conséquence, le rapport « au nord de » est radicalement différent d'autres choses, il n'est situé ni dans le temps ni dans l'espace, il n'est ni matériel ni mental, et cependant il a une réalité.

C'est principalement la façon très particulière dont existent les universaux qui a conduit beaucoup de gens à supposer que ce ne sont que des

créations mentales. Nous pouvons penser à un universel et notre pensée est alors parfaitement normale et conforme aux autres opérations de l'esprit. Supposons, par exemple, que nous pensions à la blancheur. C'est alors qu'en un certain sens, on peut dire que nous avons cette blancheur « dans l'esprit ». Nous sommes alors en présence d'une ambiguïté pareille à celle que nous avons notée lors de notre discussion sur Berkeley, au chapitre 4. Au sens strict du mot, ce n'est pas la blancheur que nous avons dans l'esprit, mais l'action de penser à la blancheur. L'ambiguïté, dont est chargé le mot « idée », ambiguïté que nous avons signalée au même endroit, est ici encore une cause de confusion. Dans un des sens du mot « idée », le sens qui marque l'« objet » d'une opération de l'esprit, « blancheur » est une « idée ». Si l'on n'est pas en garde contre l'ambiguïté du mot « idée », nous pouvons en arriver à croire que « blancheur » est une idée dans un autre sens, c'est-à-dire un acte de la connaissance, et c'est ainsi que nous en venons à imaginer que blancheur est mental. En croyant cela, nous dépouillons ce mot de sa qualité essentielle d'universalité. La pensée d'un homme à un moment donné est nécessairement différente de celle du même homme à un autre moment. Si « blancheur » était la pensée en tant qu'opposée à son objet, deux hommes ne pourraient pas y penser de la même manière, et aucun d'eux ne pourrait y penser deux fois de façon identique. Ce que de nombreuses pensées concernant la blancheur ont en commun, c'est leur *objet*, et cet objet est différent de toutes les pensées concernant la blancheur. Ainsi, les universaux ne sont pas des pensées, bien que, une fois connus, ils deviennent les objets des pensées.

Nous trouverons commode de ne parler de choses qui *existent* que quand on peut les situer dans le temps, c'est-à-dire lorsque nous pouvons déterminer un moment où elles existent (ce qui n'exclut pas la possibilité qu'elles existent à tous les moments). Ainsi, les pensées et les sentiments *existent*. Mais les universaux n'existent pas dans cette acception : nous dirons qu'ils *subsistent* ou qu'ils *sont*, « sont » étant alors opposé à *existent*, et marquant une notion d'indétermination du temps. Le monde des universaux, par conséquent, peut aussi être appelé le monde de l'être, ce monde qui, immuable, rigide, exact, fait la joie du mathématicien, du logicien, de l'auteur de systèmes métaphysiques et de tous ceux qui préfèrent la perfection à la vie. Le monde de l'existence est fugitif, vague, sans limites absolues, sans plan bien net, ni détermination précise, mais il contient les pensées et les sentiments, les données des sens, les objets physiques, tout ce qui peut être bon ou mauvais, tout ce qui donne de la valeur à la vie et à l'univers. Selon notre tempérament, nous préférons la contemplation de l'un ou de l'autre. Celui auquel sera refusée notre préférence, nous semblera être l'ombre indécise de celui qui aura nos faveurs, et même, nous le jugerons à peine digne d'être considéré comme réel. Mais, à la vérité, ces univers ont tous deux le même droit à notre attention impartiale, tous deux sont réels, tous deux sont d'une grande importance pour le métaphysicien. Et dès que nous avons pu distinguer ces deux univers, il s'avère nécessaire d'examiner les rapports qui les lient.

Tout d'abord, il nous faut déterminer quelle est notre connaissance des universaux ; c'est ce que

nous ferons dans le prochain chapitre et nous y verrons la solution du problème de la connaissance *a priori*, d'où nous étions partis pour étudier les universaux.